



**UN CORRESPONDANT  
JUDEO-COMTADIN  
D'EMILE ZOLA :  
Antony VALABREGUE**

par Roger KLOTZ

Dans *Cézanne et Zola se rencontrent*<sup>1</sup>, Raymond Jean évoque les relations du peintre aixois et du romancier naturaliste, et propose en même temps une réflexion sur les voies de la création. Evoquant un séjour de Cézanne à Paris, il dit :

« Appliquant méthodiquement son plan de travail, {Zola} fait peu à peu sa percée...

C'est ce qu'il pense ce matin-là, en se rendant avec Paul à Fontenay-aux-Roses. Ils sont déjà allés assez souvent le dimanche à Aulnay-sous-Bois, à la Vallée-aux-Loups, à Neuilly au bord de la Seine. Ils aiment beaucoup l'un et l'autre ces *promenades*. Paul a même en tête un tableau qui pourrait porter ce titre, et un autre qui pourrait s'appeler *Les Promeneurs* : il y représentera ses deux compagnons d'Aix, Marion et Valabrègue sous un arbre d'Aix ...

Ils s'arrêtent devant une mare très verte et Emile dit à Paul qu'il doit la peindre. Comme il a apporté son chevalet et son matériel, il se met à l'œuvre ... [Emile] profite d'une pause que [Paul] vient de marquer dans l'exécution de son tableau (dont il n'a pas l'air content une fois de plus, son expression est plus bougonne que jamais) pour lui exposer, là, au bord de l'eau, ses théories, telles qu'il a eu l'occasion de les présenter récemment à leur ami commun Antony Valabrègue. »

Qui est donc Antony Valabrègue, cet « ami commun » dont Cézanne veut faire le portrait et à qui Zola « présente ses théories » ?

Antony Valabrègue est né à Aix-en-Provence le 9 septembre 1844. Madame Brohon-Cahour, Conservateur des Archives municipales d'Aix, a pu nous communiquer la copie de son acte de naissance :

« L'An mil huit cent quarante quatre et le onze septembre à 9 heures par devant nous adjoint remplissant par délégation de M Le Maire la fonction d'officier public de l'Etat-Civil de cette ville d'Aix a comparu M Jonathan Gédéon Valabrègue, propriétaire, âgé de trente un (*sic*) ans, domicilié à Carpentras, Vaucluse, se trouvant cazuellement (*sic*) ainsi que son épouse en cette ville d'Aix, rue de l'official N° 10, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin né le neuf du courant à deux heures du soir, de lui déclarant et de Dame Sara Eliza (*sic*) Valabrègue, son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Joseph Antony. Les dites déclaration et présentation ont été faites en présence de MM Mardochée Valabrègue, négociant, âgé de quarante cinq ans, ayeul (*sic*) du nouveau né et Abran Crémieu, propriétaire, âgé de quarante cinq ans, oncle maternel du nouveau né, domiciliés à Aix, y demeurant. »

L'emploi du mot « cazuellement » appelle d'abord un commentaire. On rencontre bien, dans *le petit Littré*, le terme « casuellement », au sens de « par hasard » ; l'expression « d'une manière casuelle, qui dépend des cas » est accompagnée d'exemples pris chez Bossuet et Diderot. On retrouve, dans le *Trésor du Félibrige* de Mistral, le mot « casualemen », ayant

## L'ECHO des CARRIERES n° 42

toujours le sens de « par hasard ». Le mot français, dont l'emploi est peut-être un peu vieilli en 1844, est sans doute ici un régionalisme. Dans son *Français de Marseille*, Auguste Brun mentionne, en 1931, l'expression « par cas », signifiant toujours « par hasard », tournure que nous avons encore entendue à Lourdes en 1970. En fait, il n'y a peut-être pas eu de « hasard ». On note que ce sont des parents de la branche maternelle qui se présentent comme témoins. Une coutume voulait en effet que, dans certains milieux du XIX<sup>ème</sup> siècle, une maman allât accoucher dans sa famille ; on sait ainsi que « l'Aixoise » Darius Milhaud est né à Marseille, place Saint-Ferréol, au domicile des Allatini, ses grands-parents maternels. Il est donc fortement possible que « Joseph Antony Valabrègue » soit également né dans la famille de sa mère.

Il faut souligner ensuite l'importance des prénoms et des noms.

René Moulinas<sup>2</sup> note que les Juifs d'Avignon et du Comtat-Venaissin portent en général des noms de famille qui sont des noms de ville indiquant l'origine géographique de la famille<sup>3</sup>. C'est exactement le cas de « Joseph Antony Valabrègue » et de ses parents. Nous sommes plus nuancés, en ce qui concerne le nom d' « Abran Crémieu », qui apparaît, à l'acte de naissance d'Antony Valabrègue, comme témoin. Par Jean-Claude Cohen, l'éminent généalogiste, nous savons que le nom « Crémieu » n'apparaît jamais précédé de la préposition « de ». Le mot pourrait venir de l'Hébreu /*Cremil*/, signifiant « pieux ». Dans les actes notariés de l'Ancien Régime, nous avons rencontré les formes « Cremi, Cremies, Cremieu, Cremieux », le mot se rencontrant essentiellement dans le Midi et dans le Sud-Ouest. Si l'on ajoute les prénoms de « Jonathan, Gédéon, Sara, Joseph, Mardochee et Abran (pour Abraham) », on constate que l'on a bien affaire à une famille juive. Le domicile carpentrien de Jonathan Valabrègue confirme bien que nous avons affaire à des Juifs comtadins.

Par l'*Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône*, on sait qu'Antony Valabrègue était poète, « un aède délicat, impeccable versificateur »<sup>4</sup>. Il partit très tôt pour Paris où il devint journaliste. Il collabora à l'*Opinion Nationale* et au *Bien public*. Il publia ses premiers vers à partir de 1867 dans l'*Artiste* et le *Parnasse contemporain*. En 1880, il publie un premier recueil, les *Petits Poèmes* ; l'ouvrage fut bien accueilli. Son livre suivant, la *Chanson de l'hiver*, paru en 1883, lui valut quelques lignes élogieuses d'Anatole France. Antony Valabrègue collabora également à de nombreuses revues, comme *La Revue bleue*, *les arts décoratifs*, *Courrier de l'art*... Il publia un livre sur Claude Gillot, le maître de Watteau, des ouvrages sur *Le Musée lapidaire d'Arles*, sur *L'Art français en Allemagne*, sur *le Musée de Bâle*... On constate d'abord que le poète est ouvert à la peinture, ce qui peut fort bien s'expliquer par les rapports qu'il entretenait avec Cézanne ; on note ensuite qu'il ne néglige pas l'archéologie arlésienne ; on remarque également qu'il est ouvert aux rapports de l'art français avec l'Allemagne ; on constate enfin qu'il s'intéresse au musée de Bâle. Nous avons affaire, on le voit, à un artiste à l'esprit ouvert.

Antony Valabrègue a également eu un engagement citoyen : Par Bernard Demangeot, nous savons que, lorsque la République est proclamée le 4 septembre 1870, Antony Valabrègue entre au conseil municipal provisoire d'Aix-en-Provence, aux côtés de Salomon Bédarride, de Benjamin

Abram, de Daniel Milhaud et du père de Cézanne. Il participe au « Comité Municipal de Défense Nationale » qui demande aux Aixoises de prendre les armes pour défendre la République. Nous en avons le texte par Bernard Demangeot :

« REPUBLIQUE FRANCAISE  
Liberté – Egalité – Fraternité  
Mairie d'Aix

Citoyens,

Après vingt ans de pillages, de proscriptions et d'état de siège, le régime impérial laisse la France ruinée, sans soldats et envahie par l'étranger. Un effort unanime peut seul sauver la Patrie. La République compte sur ses enfants.

Sans fusils, sans souliers, sans pain, nos pères ont repoussé les Prussiens. Ils n'avaient que l'élan patriotique et le soulèvement énergique d'une population qui ne voulait ni être soumise ni déshonorée. Ferons-nous moins qu'eux ?

Que les jeunes gens partent à l'armée, que les vieillards défendent leurs villes et leurs chaumières, que les femmes soignent les blessés et préparent des secours.

Le Gouvernement a dit : Nous voulons une paix honorable et nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses.

Que ces mots soient gravés dans le cœur de tous les Français ! Un bureau d'enrôlement est ouvert à la Mairie : en ce jour, cinquante jeunes citoyens ont déposé leur nom sur l'autel de la Patrie. Nous demandons tous les hommes de bonne volonté. La France sera invincible si nous sommes unis dans cette pensée commune : chassons l'étranger au cri de :

Vive la République

Aix, le 8 septembre 1870.

Le Comité municipal de Défense nationale,

Brémond, Président,

Baille, Beauvois, Ferrières, Sibylle, Sivade, Valabègue,

Membres. »<sup>5</sup>

Il y a un peu dans ce texte un souffle oratoire que l'on rencontre dans *Les Châtiments* ou dans *L'Année terrible*. Cette proclamation semble s'inscrire dans le droit fil de la politique du « Gouvernement de la Défense Nationale » dans lequel le Garde des Sceaux, Adolphe Crémieux, avait été « délégué pour représenter le gouvernement et en exercer les pouvoirs ... pour organiser la défense dans les départements et maintenir l'administration »<sup>6</sup>. Nous tenons à souligner ici la place que tiennent les Juifs comtadins dans l'établissement de la jeune République, que ce soit Adolphe Crémieux, pratiquement placé, nous venons de le voir, à la tête de l'Etat, ou bien Salomon Bédarride, Benjamin Abram, Daniel Milhaud et Antony Valabrègue, placés plus modestement dans les appareils municipaux et qui, étant au service de la Cité, sont bien des Citoyens.

L'*Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône* précise enfin :

« On ne sait rien sur ses dernières années, sinon qu'il mourut à Paris, âgé de 55 ans à peine : il laissait en portefeuille plusieurs travaux, dont trois ont eu les honneurs d'une édition posthume. »<sup>7</sup>

En 1997, Olympia Alberty a publié des « lettres d'Emile Zola à son ami Antony Valabrègue », sous le titre *Lettres d'un enthousiaste*<sup>8</sup> :

« Nous pouvons lire cette correspondance particulière comme un double miroir : autoportrait indirect et en mouvement de Zola, tonique, hyperactif, où tout ce qu'il écrit montre un homme qui « en veut », qui se densifie à proportion qu'il s'engage, et en face, le contre-portrait en creux de Valabrègue par ce qu'en dit le scripteur, entre l'encouragement à faire ... et l'agacement devant le manque d'élan de l'autre. »

La lettre apparaît ainsi comme un « double miroir » où se reflètent à la fois le scripteur et le destinataire. Valabrègue y apparaît comme « le contre-portrait » de Zola. Cela résulte d'abord de l'opposition apparente des deux hommes. Cela provient aussi de ce que le miroir, reflet de l'intelligence créatrice, est un symbole solaire ; mais il est aussi un symbole lunaire dans la mesure où la lune reflète, comme un miroir, la lumière du soleil : On ne connaît « le contre-portrait » de Valabrègue que par l'œil de Zola. Il est donc intéressant d'aller plus profond pour voir ce qui unit et sépare Zola et Valabrègue.

Nous étudierons tout d'abord l'image que Zola donne de lui-même dans ses lettres. Sa première lettre, du 21 avril 1864, est intéressante :

« Vous me demandez si j'ai plus d'ennuis chez M. Hachette. La question est délicate. A vous vrai dire, la réponse m'embarrasse. Je ne sais pas bien moi-même jusqu'à quel point j'ai le droit de me plaindre ; la grande sagesse serait assurément d'avoir une belle indifférence pour les menus détails et de vivre en pensée où il me plairait. J'essaye d'avoir cette sagesse. Je suis souvent en Provence, souvent au-delà des mers, plus souvent encore au-delà des étoiles ; ce qui me permet de n'être presque jamais à mon bureau. Permettez moi donc de ne pas répondre à votre première question ; je m'ennuierais certainement à la librairie, si j'avais toujours conscience de m'y trouver. Vous me demandez ensuite des nouvelles des Jeux Floraux<sup>9</sup>. D'excellentes : aucune de mes pièces n'est couronnée ... Je crois que mes deux pièces de vers ont été jetées au panier, sans même être admise au concours, elles auront effarouché les pudiques mainteneurs, chargés de maintenir les bonnes mœurs et les bonnes chevilles. Dieu leur soit en aide dans cette noble tâche.

Vous me demandez encore si la transcription de mes *Contes* avance. Je n'ai pas recopié une seule ligne et je ne sais quand je commencerai cette besogne. Je voudrais vous bien faire comprendre ma façon d'agir envers mes manuscrits. Tant qu'ils sont sur le métier, je songe à eux avec amour, je rêve des les recopier sur de beaux papiers très lisiblement, ce sont des enfants adorés pour lesquels je prépare les plus riches trousseaux du monde. Ils naissent peu à peu, ils naissent enfin. Alors se passe en moi un curieux phénomène. L'enfant me paraît rachitique, sans grâce aucune, un invincible dégoût me prend, et je laisse de côté ce qui m'a coûté tant de travail pour songer à une œuvre nouvelle. J'ai une meilleure excuse à vous donner à ma paresse. Les conférences de la rue de la Paix<sup>10</sup> m'occupent au point que je ne dispose plus que d'une seule soirée par semaine ... Heureusement, ces conférences vont bientôt finir. Alors, sans doute, je me remettrai à travailler pour moi ; mais il est fort possible que j'achève un roman déjà commencé depuis deux ans<sup>11</sup>, sans m'occuper davantage de mes contes. Il s'agit d'avoir beaucoup d'œuvres dans son secrétaire ; il est toujours temps de se mettre en communication avec les lecteurs. »

On note au préalable que Zola ne supporte son travail chez Hachette que par l'évasion dans le rêve. On remarque

ensuite qu'il s'est d'abord cru une vocation poétique. C'est là une attitude courante puisqu'on la retrouve chez Marcel Pagnol et chez Armand Lunel. L'originalité de Zola est peut-être dans sa candidature aux Jeux Floraux. L'Académie toulousaine a toujours affirmé sa vocation occitane et régionaliste. Zola, de son côté, a une fibre régionaliste. En 1853, âgé de 13 ans, il a assisté au *Roumavagi* d'Aix qui, réunissant les poètes de langue provençale, est un des prémices de la création du Félibrige. Emile Ripert dit :

« Aix vit ce spectacle : par un dimanche d'août, lourd d'azur, de soleil et de cloches, des poètes sonores aux longs cheveux, aux grandes redingotes, jetant le long des vieilles rues les éclats d'une langue, qu'elles n'entendaient plus d'ordinaire que sur les lèvres du peuple ...

Mais surtout qu'on imagine ceci, pour mesurer la bonne volonté des poètes et de leurs auditeurs : on est en août, il est midi, et par les petites rues où croulent la chaleur et la lumière, toute une foule s'achemine vers l'Hôtel-de-Ville et les dames sont nombreuses ; le clergé, la magistrature, le barreau, les académies, les hauts fonctionnaires de toutes les administrations, l'élite de la ville est là ; la presse d'Aix et celle de Marseille ont envoyé des représentants ; le maire d'Aix, Rigaud, député au Corps législatif, donne l'exemple. Dans le public, un collégien s'appelle Emile Zola. »<sup>12</sup>

Peut-être Zola comprenait-il, comme la plupart des auditeurs, le Provençal. Il a, à tout le moins, compris que ces « troubadours », qui faisaient renaître l'occitan comme langue littéraire, se sentaient les héritiers des troubadours du moyen-âge. On comprend ainsi que, pensant lui-même avoir une veine poétique, il se soit tourné vers l'Académie des Jeux Floraux. Il reconnaît lui-même cependant qu'il s'est éloigné des formes et des sujets admis par « les pudiques mainteneurs ». Zola n'a peut-être jamais pu s'insérer dans les moules académiques, et c'est sans doute ce qui fait son originalité. Cela ne l'empêche pas de conserver un ancrage aixois et de rester sensible à l'opinion des Aixois sur ses productions. Ainsi, le 13 janvier 1865, il interroge Valabrègue sur « l'attitude de la ville d'Aix » devant *Les contes à Ninon*, publiés peu de temps auparavant. Peut-être Zola s'interroge-t-il sur le compte-rendu publié par Marius Roux dans le *Mémorial d'Aix* du 4 décembre 1864. Zola se sent, on le voit, attaché à la ville de son enfance. En février 1866, il écrit à Valabrègue :

« Les quelques pages que vous m'écrivez sur Aix sont pleines d'excellentes observations. Je pense tout à fait comme vous à cet égard et depuis longtemps je vous ai dit le peu de foi que j'ai en la province. Le malheur est que j'ai des souvenirs à Aix, et j'ai le culte des pensées et des actions d'autrefois. Je songe plus que je ne le voudrais à ce coin de terre perdu ; je ne m'inquiète pas précisément de ce qu'on y pense de moi, mais j'aimerais à ce qu'on y sache les petits bonheurs qui peuvent m'arriver. »

Zola semble d'abord penser qu'on ne peut faire carrière qu'à Paris. Il pose ainsi, en l'acceptant, le problème de la centralisation artistique. Aix semble être ici le symbole de la mère avec laquelle il n'a plus de cordon ombilical mais à laquelle il rêve encore pour lui apprendre « les petits bonheurs qui peuvent [lui] arriver ». Zola souhaite un peu que sa mère soit fière de lui. Cette lettre à Valabrègue est donc révélatrice de l'inconscient de Zola.

La manière dont Zola perçoit la province apparaît

encore dans une lettre d'avril 1867 :

« Vous avez jugé un peu en provincial la publication des *Mystères de Marseille*. Si vous étiez ici, au milieu de nous, si je pouvais causer pendant dix minutes avec vous, vous comprendriez sur-le-champ la raison de cette œuvre. J'obéis, vous le savez, à des nécessités et à des volontés. Il ne m'est pas permis, comme à vous, de m'endormir, de m'enfermer dans une tour d'ivoire, sous prétexte que la foule est sottée. J'ai besoin de la foule, je vais à elle comme je peux, je tente tous les moyens pour la dompter. En ce moment, j'ai surtout besoin de deux choses, de publicité et d'argent. »

On voit d'abord apparaître ici une volonté de réussite qui ne peut être que parisienne. Il semble surtout que ce refus de la « tour d'ivoire » aixoise, ce « besoin de publicité et d'argent » soit une compensation à l'enfance pauvre que Zola a connue à Aix.

Les lettres de Zola à Valabrègue confirment enfin certaines théories du romancier naturaliste. Le 6 juillet 1864, Zola écrit à son ami :

« Je vais être obligé de répondre à votre bonne et excellente lettre qui m'égorge doucereusement d'un bout à l'autre... Je crois qu'il y a dans l'étude de la nature telle qu'elle est, une grande source de poésie... »

Olympia Alberty explique d'abord la première phrase de ce passage en rappelant que Valabrègue passe pour un critique subtil. On comprend donc que Zola, qui a de l'estime pour son ami, tienne à lui répondre. Ce texte est, en outre, profondément révélateur de ce que Zola veut être : il n'est pas un romancier naturaliste, il pense un « poète » naturaliste. Cela explique peut-être les pages épiques que l'on rencontre dans *Les Rougon-Macquart*.

Les *Lettres d'un enthousiaste* sont d'abord une révélation, au sens photographique du terme. En s'adressant à Valabrègue, Zola, nous venons de le voir, fait apparaître plusieurs aspects de son inconscient.

Les lettres de Zola font également apparaître quelques aspects de la personnalité de Valabrègue. Le 6 juillet 1864, Zola écrit :

« Vous me dites avoir écrit deux cents vers et vous ne m'en envoyer pas un seul : vous perdez au moins en agissant ainsi sept à huit grammes d'encens qui auraient fait les délices de votre nez. Mais je puis, sans m'aventurer, vous complimenter de votre robuste constitution poétique qui résiste à la bêtise de la planète où vous vivez ; rimer dans Aix, c'est avoir chaud en Laponie et respirer à l'aise aux Tropiques... Tâchez d'accourir au plus tôt vous retremper dans notre atmosphère chaude des ambitions et des combats de chacun... Dites-vous bien qu'il vous faudra combattre un jour et que vous avez à Aix des rivaux indignes de vous. »

Valabrègue apparaît d'abord ici comme un poète de talent. L'humour avec lequel Zola le complimente et l'insistante passion avec laquelle il invite Valabrègue à Paris montrent l'amitié que Zola lui porte.

Dans une lettre que Zola écrit le 18 août 1864, la per-

sonnalité de Valabrègue se dessine mieux. Olympia Alberty souligne, dans une note, que Valabrègue « se laisse emporter d'un mouvement littéraire à l'autre » ; elle le trouve « influençable, indécis » et « d'un tempérament sans grande énergie intérieure ». On comprend donc mieux ainsi l'insistance avec laquelle Zola écrit à son ami ; on comprend mieux les encouragements qu'il lui prodigue.

Olympia Alberty note enfin que Valabrègue a servi de modèle pour un personnage de *L'œuvre*, Mahoudeau, sur lequel il dit, dans le dossier préparatoire du roman :

« J'ai enfin une sorte de Valabrègue, qui avec des ambitions énormes et naïves dégringole au petit tableau insignifiant... L'impuissance radicale, non pas le génie tourmenté et incomplet de Claude mais un cerveau qui se rétrécit et qui va du grand au petit, qui finit dans l'infiniment petit. »

Le jugement sans illusions que Zola porte sur Valabrègue ne porte pas atteinte à leur amitié. Il suffit de lire quelques passages de *L'œuvre* pour s'en assurer :

« Claude alors s'anima. Il recommençait à croire, dans cette chaleur des espérances mises en commun. Ses tortures de la matinée ne lui laissaient qu'un engourdissement vague, et il en était de nouveau à discuter sa toile avec Mahoudeau et Sandoz, en jurant, il est vrai, de la crever le lendemain... Quand ils eurent déboucher sur l'Esplanade, la querelle devint si violente, qu'ils s'arrêtèrent, au milieu de la vaste étendue. Hors de lui, Claude traita Jory de crétin : est-ce qu'il ne valait pas mieux détruire une œuvre que de la livrer médiocre ? Oui, c'était dégoûtant, ce bas intérêt du commerce ! De leur côté, Sandoz et Mahoudeau parlaient à la fois, très fort. Des bourgeois, inquiets, tournaient la tête, finissaient par s'attrouper autour de ces jeunes gens si furieux, qui semblaient vouloir se mordre. Puis, les passants s'en allèrent, vexés, croyant à une farce, lorsqu'ils les virent brusquement, très bons amis s'émerveiller ensemble, au sujet d'une nourrice vêtue de clair, avec de longs rubans cerise. Ah ! Sacré bon sort, quel ton ! C'est ça qui fichait une note ! »

On sait que si Claude a, pour modèle, Cézanne, que si Mahoudeau a été inspiré par Valabrègue, Sandoz, c'est Zola. On en déduit donc que les querelles esthétiques n'entament pas l'amitié, qu'elle peut à tout moment s'exprimer devant des valeurs communes : Si « ces jeunes gens » scandalisent « les bourgeois » inquiétés par leurs attitudes et leurs propos, la vue d'une nourrice les « émerveille » ; Mahoudeau, Claude et Sandoz, (Valabrègue, Cézanne et Zola) refusent l'esprit bourgeois et voient dans les classes populaires la source de l'art. Le style indirect libre souligne également la manière dont les héros conçoivent l'art : une œuvre « médiocre » ne recherche que le « bas intérêt du commerce » ; l'admiration pour la tenue de la nourrice est soulignée par des exclamations employant volontairement des termes familiers de la langue orale.

*L'œuvre* n'a pas porté atteinte à l'amitié de Valabrègue pour Zola, pas plus qu'elle n'a séparé Cézanne du romancier naturaliste. Les véritables séparations ont été amenées par l'Affaire Dreyfus. Raymond Jean dit :

« L'affaire Dreyfus, son *J'accuse* de 1898 et les procès qui suivent valent [à Zola] une éclatante renommée, d'un tout autre ordre. [Zola] devient le symbole de la République laïque, sociale et justicière. Pendant ce temps, Cézanne est anti-dreyfu-

sard ..., opère un retour marqué vers la foi catholique et un certain conservatisme bourgeois. »

L'admiration que Valabrègue portait à Zola n'a pu qu'être renforcée par *J'accuse*. Après la mort d'Antony, en 1900, sa femme, Hélène Valabrègue, écrit à Zola :

« Les nécessités de la vie séparent souvent plus qu'on ne voudrait ; mais mon mari avait toujours conservé intacte son amitié des anciens jours, et il avait eu plusieurs fois le regret de ne pas vous rencontré chez vous, au moment où il aurait aimé à vous exprimé toute l'admiration qu'il ressentait pour la belle campagne que vous aviez entreprise. » \*

Ami d'enfance de Zola, Valabrègue oblige son correspondant à se justifier sur lui-même, il en reçoit des confidences qui font parfois apparaître l'inconscient de l'auteur des *Rougon-Macquart*. Surtout, ils ont ensemble des valeurs communes. Zola et Valabrègue sont tous deux des « fous de la République ». Et c'est peut-être, au-delà des différences de tempérament, ce qui donne des bases solides à leur amitié. C'est peut-être en pensant à Valabrègue et à tous les Juifs aixois d'origine comtadine que Zola est entré dans l'Affaire Dreyfus. Avant Jules Isaac, l'auteur de *J'accuse* a montré que « l'enseignement du mépris » peut être vaincu par l'enseignement de l'estime.

<sup>1</sup> Jean (Raymond) – *Cézanne et Zola se rencontrent*. Arles, Actes Sud, 1994.

<sup>2</sup> Moulinas (René) – *es Juifs du Pape en France*. Toulouse, Privat, 1981.

<sup>3</sup> Sous l'Ancien Régime, ces noms de famille étaient précédés de la préposition « de ». Nous ne comprenons pas ce que signifie, pour le mot « de », la notion de « particule ». Il s'agit bien d'une préposition indiquant l'origine quand il s'agit, par exemple, de « Joseph de Valabrègue », comme elle indique la possession quand il s'agit, par exemple, du « Comte de Monte-Cristo ».

<sup>4</sup> *Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône*, Marseille, 1913 T.11 (biographies), P.533

<sup>5</sup> Demangeot (Bernard) – *Aix-en-Provence et la famille Zola*. Aix-en-Provence, Les vents contraires, 2002. PP. 200-201

<sup>6</sup> Mayeur (Jean-Marie) – *La vie politique sous la Troisième République*. Paris, le Seuil (coll. Points histoire), 1984. P.17.

<sup>7</sup> Op. cit. P. 534.

<sup>8</sup> Alberty (Olympia) – *Lettres d'un enthousiaste*. Aigues-Vives, HB éditions, 1997.

<sup>9</sup> Il s'agit du concours poétique annuel organisé par l'Académie des Jeux Floraux, créée à Toulouse en 1324, dans le but de perpétuer les traditions du lyrisme courtois.

<sup>10</sup> Série de conférences qui débuta en janvier 1864. Zola faisait le compte-rendu de certaines de ces manifestations dans la *Revue de l'Instruction publique*.

<sup>11</sup> Olympia Alberty indique en note qu'il s'agit de *La confession de Claude*.

<sup>12</sup> Ripert (Emile) – *La renaissance provençale*. Marseille, Laffitte reprints, 1978 (1<sup>ère</sup> éd. 1918). P. 430.